



Il était une fois des msemens

De la semoule pour msemens. Photo JSL/Jean-Louis ANDRE

Les spectateurs suivent la conteuse dans la rue avant de faire quelques stations, assis sur des sacs (de semoule ?), une manière d'inscrire dans leur corps que le déplacement est inhérent à l'histoire qu'on va leur raconter. Vous savez faire les msemens ? Non, eh bien allons-y pour la recette de ces galettes feuilletées à base de semoule. Pas la recette de France qui sent trop son Marmiton. Pas celle, non plus, d'Algérie qui sent... l'Algérie, mais celle, unique, de la grand-mère (nenna en arabe) de notre apprentie cuisinière.

Ainsi s'égrènent les souvenirs

Et voilà le prétexte à un voyage par-dessus la Méditerranée et par-delà les années. Avec l'histoire des galettes de la grand-mère de Taougrite, c'est l'histoire de cette famille de harkis qui se déroule devant nous dans un savant mélange d'humour (la résistance au verre doseur), d'émotion (la voix de l'aïeule), d'absurde (comme la situation

des harkis, Français et traîtres en Algérie, mais Algériens et malvenus en France). Le public n'est pas en reste et entre dans le récit en mimant le msemem en train de frire dans le tajine ou en devenant les figurants d'une géographie qui sépare ceux qui s'aiment.

Ainsi s'égrènent les souvenirs d'une enfant de France et d'Algérie qui aime les mots des deux langues qu'elle tisse et entremêle avec bonheur et qui parvient à nous convaincre d'une évidence, souvent oubliée, à savoir que la langue du cœur est universelle et la seule qui compte. Raoui, le nom de la compagnie, signifie conteuse ou raconter en arabe. Il donne corps et âme à ce spectacle. C'est aussi le titre (soufflé par la comédienne) d'une chanson de Souad Massi qui suggère : « Raconte, fais que l'on oublie notre réalité, abandonne-nous dans ce "il était une fois". » On ne saurait mieux dire.

Jean-Louis ANDRÉ

PASTILLE 16 Nenna. Tous les jours à 10 h et 17 h.